

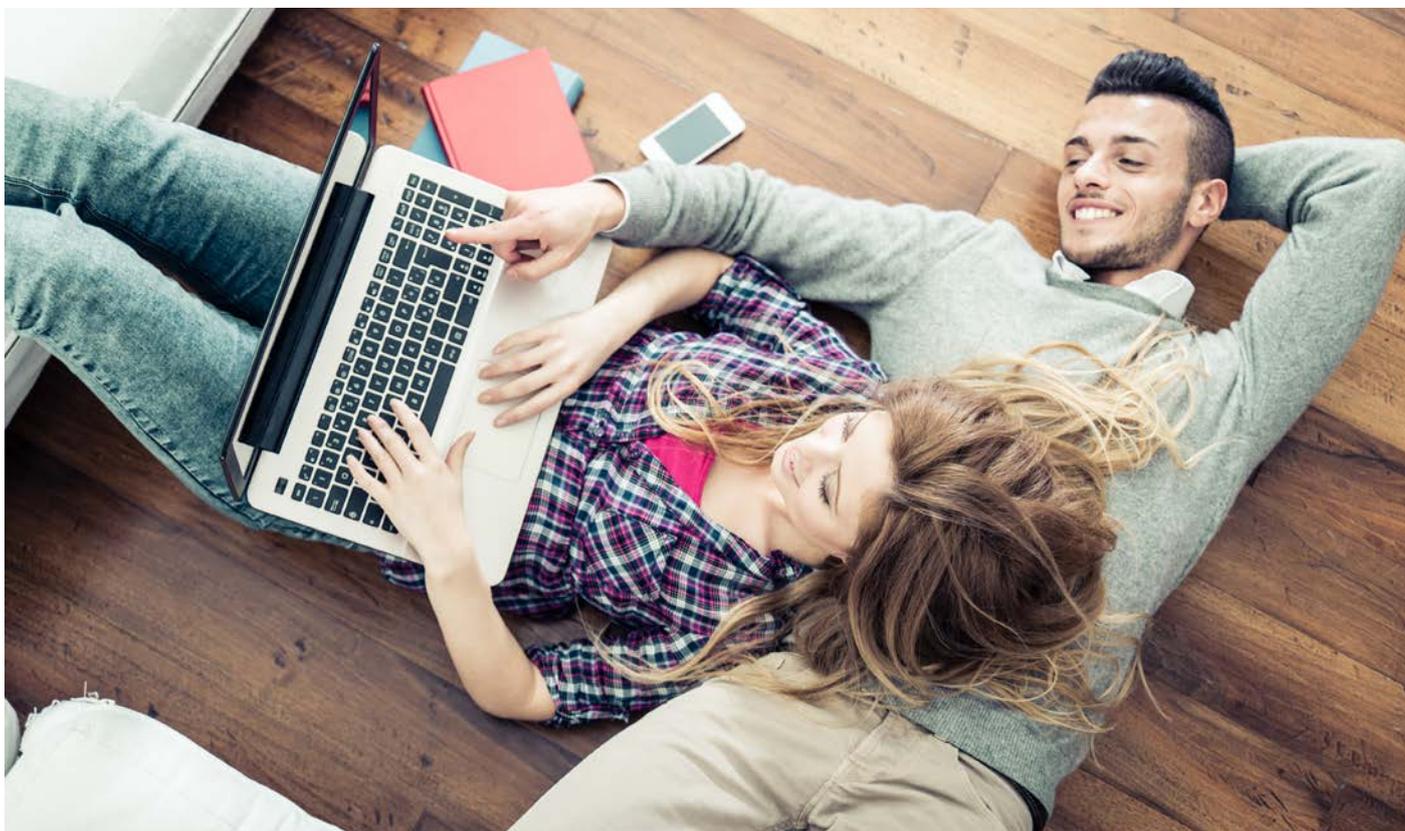


ENQUÊTE AUPRÈS D'UNE JEUNE GÉNÉRATION AYANT GRANDI EN SUISSE

Depuis le lancement de l'enquête LIVES Cohort en 2013, cinq années se sont écoulées. Pour vous, participants et participantes qui acceptez depuis le début de répondre à nos questions, cette période a été marquée par de grands changements. Les plus jeunes sont devenus majeurs, alors que les plus âgés ont maintenant atteint l'âge de trente ans. Une grande partie d'entre vous est encore en formation, mais beaucoup sont actifs sur le marché de l'emploi. Ce bulletin d'information est l'occasion de faire le point sur l'évolution de l'échantillon de population que vous constituez sur la jeunesse en Suisse, nous permettant ainsi de mieux comprendre les attentes et les difficultés auxquelles sont confrontés les jeunes vivant dans ce pays.

Par rapport à la vague précédente de 2016-2017, 94% des répondant-e-s ont à nouveau été d'accord de participer à notre étude en 2017-2018. Cela est très encourageant, d'autant plus que l'équilibre hommes-femmes reste tout à fait optimal, et que les différents âges et origines sont bien représentés. Mais ces 851 personnes ne constituent plus que la moitié de l'échantillon de départ. Nous souhaitons donc vous encourager à prendre une fois de plus quelques instants quand les enquêteurs et enquêtrices de MIS Trend vous solliciteront. C'est grâce à vous que nous obtiendrons ainsi des résultats de qualité sur la durée. D'avance merci !

L'équipe de recherche: Felix Bühlmann, Nora Dasoki, Davide Morselli, Dario Spini, Robin Tillmann



FORMATION, TRAVAIL, VIE DE COUPLE: QUE S'EST-IL PASSÉ EN CINQ ANS?

Des formations plutôt longues, mais de plus en plus de personnes en emploi, et peu de chômage : les jeunes présentent l'image d'une génération dynamique. Quelques différences homme-femme sont à noter concernant le travail à temps partiel, malgré le fait que peu de répondant-e-s sont déjà concernés par la vie de famille.

Environ la moitié des répondant-e-s à l'enquête LIVES Cohort sont toujours en formation, soit 49% des hommes et 51% des femmes. Mais l'insertion professionnelle des personnes de notre échantillon a cependant largement augmenté au fil des ans. En 2013, seuls 26% des hommes travaillaient, contre 47% lors de la dernière vague d'enquête en 2017. Du côté des femmes, 24% d'entre elles avaient un emploi il y a cinq ans, alors qu'elles étaient 43% dans cette situation en 2017.

Le chômage ne concernait l'an dernier que 2% des hommes et des femmes, soit moins que la moyenne nationale, tous âges confondus. De plus, aucun-e des répondant-e-s au chômage en 2013 ne l'était encore en 2017, et ceux qui étaient au chômage lors de notre dernière vague ne l'étaient pas déjà en 2013. Grâce au suivi longitudinal de notre enquête, nous savons ce que sont devenues 17 personnes

qui étaient au chômage il y a cinq ans et qui ont continué de participer au sondage en 2017 : 7 d'entre elles ont commencé une formation, 3 travaillaient à plein temps et 4 travaillaient à temps partiel.

TEMPS PARTIEL PLUS FÉMININ

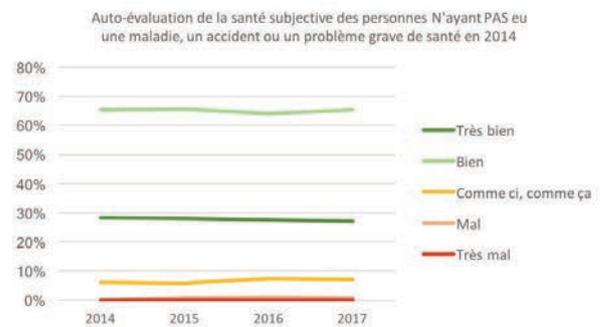
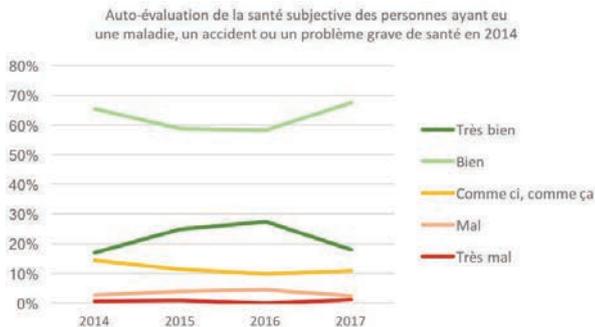
Concernant le temps partiel, nos données montrent que 38% des personnes qui travaillaient à temps partiel en 2013 étaient passées à un temps complet en 2017, alors que seulement 6% des répondant-e-s ont fait le contraire, passant d'un temps complet à un taux partiel d'activité dans ce laps de temps. On constate une différence significative dans le taux d'activité des jeunes hommes et des jeunes femmes : en effet, ces dernières étaient 13% à occuper un emploi à temps partiel lors de la dernière vague, et 6% déjà en 2013. Au même moment, seuls 4% des hommes étaient occupés à temps partiel, pourcentage passé à 8% en 2017, ce qui fait 5 points

de différence avec les femmes. Il est à ce stade encore difficile d'expliquer ce phénomène, mais d'autres recherches ont montré que les jeunes femmes se projettent plus volontiers dans des carrières où elles pourront concilier leur activité rémunérée avec une future vie de famille, et cela dès l'adolescence, au moment de leur formation et orientation professionnelle.

Mais pour l'instant, très peu d'entre vous sont déjà parents. Chaque année, environ 1% de notre échantillon annonce une naissance. Les personnes mariées augmentent un peu avec le temps, passant de 3% à 7% des répondant-e-s entre 2013 et 2017. Cette proportion est tout à fait cohérente avec l'âge moyen du mariage en Suisse, qui était de 29 ans pour les femmes et de 31 ans pour les hommes en 2013. A l'exception d'une personne, tous les jeunes de notre échantillon qui étaient mariés au début de l'enquête l'étaient toujours l'an dernier.

LA RÉCUPÉRATION APRÈS UN SOUCI DE SANTÉ EST BONNE PARMIS LES JEUNES

Le suivi longitudinal de l'enquête LIVES Cohort permet de voir, année après année, l'évolution des tendances. On constate ainsi que la plupart des répondant-e-s qui ont été victimes d'un accident ou d'un problème de santé grave en 2014 s'en remettent bien. Mais d'autres problèmes chroniques restent plus difficiles à surmonter.



En 2014, 16% des jeunes participant à l'enquête LIVES Cohort ont vécu une maladie ou un accident qui a sérieusement affecté leur santé. Cette année-là, les répondant-e-s concernés évaluent moins positivement leur santé que ceux qui ne sont pas passés par cette épreuve. Mais il est intéressant et réjouissant de voir que ces incidents n'ont pas d'effet à moyen terme : en 2017, les niveaux de santé subjective des répondant-e-s qui avaient rapporté un problème de santé trois ans plus tôt tendent à rejoindre les valeurs déclarées par le reste des jeunes.

Cependant, pour toute une série de soucis plus chroniques, tels que mal au dos, maux de tête, insomnie ou faiblesse, on constate une persistance des symptômes à travers le temps pour une majorité des personnes concernées. Le mal

au dos reste un problème pour 62% des répondant-e-s qui en souffraient déjà en 2014. Les maux de tête touchent toujours 60% des personnes concernées, principalement des femmes. L'insomnie persiste pour 61% des jeunes - plutôt des hommes - qui avouaient déjà ces problèmes de sommeil trois ans plus tôt. Enfin une grande lassitude pèse depuis plus de trois ans sur 73% des répondant-e-s - ici principalement des femmes - qui s'en disaient déjà victimes en 2014.

Cela ne doit pas occulter le fait que la majorité des jeunes vont bien : sur une échelle de 0 à 10, les personnes interrogées dans notre enquête donnent en moyenne une note de 8 à leur satisfaction de vie, homme et femmes confondus. Aucun répondant-e n'a déclaré ne pas être satisfait du tout de sa vie.



UNE TRAJECTOIRE ENTIÈREMENT MARQUÉE PAR LA MIGRATION

Venu étudier en Suisse il y a quatorze ans, Andrés Guarín effectue une thèse doctorale sur la base des données de l'enquête LIVES Cohort. Naturalisé depuis quelques mois, le Colombien d'origine travaille aujourd'hui à l'Organisation suisse d'aide aux réfugiés (OSAR) en tant que formateur et responsable de projets. Interview.

Quel lien y a-t-il entre ta thèse et ton travail actuel ?

La thématique de la migration, qui entre clairement dans mon travail quotidien. Les connaissances que j'ai acquises tout au long de ces années, depuis mon travail de Master déjà, me permettent de jongler avec beaucoup de questions face aux professionnels des différents milieux auprès desquels l'OSAR intervient. Il peut s'agir d'assistants sociaux, de policiers, d'agents de sécurité, de fonctionnaires de l'administration, d'infirmiers, d'enseignants... Tous ces métiers ont des visions très différentes de ce que signifie l'intégration. Mon rôle est de les amener à réfléchir à leur propre pratique, et aux moyens que la société met en œuvre ou pas pour permettre aux migrants de s'intégrer.

De quels moyens d'intégration parle-t-on ?

Il y aurait beaucoup de choses à améliorer ! Par exemple, face à des personnes qui posent trois fois les mêmes questions, les services pourraient fournir des flyers d'informations en plusieurs langues que les gens pourraient emporter. Cela réduirait bien des tensions. Certains professionnels considèrent qu'ils ont une mission intégrative et cherchent à imposer leurs valeurs. Mais ce n'est pas ce que leur cahier des charges leur demande. Dans les ateliers de l'OSAR, on tente de montrer l'intégration avant tout sous l'angle de la cohésion sociale et du « vivre ensemble ». Dans l'un de nos ateliers, nous partons de récits de vie de migrants, nous demandons aux



participants de réfléchir aux éléments qui ont facilité ou empêché l'intégration dans ces différentes histoires. Cette approche par les parcours de vie est une idée qui m'est clairement venue de ma thèse au sein du Pôle de recherche national LIVES.

Un exemple de trajectoire discutée dans ces ateliers ?

Prenons le cas d'une jeune femme née en Suisse, dont les parents sont nés à l'étranger et qui décide de porter le voile : est-ce un problème d'intégration ou pas ? Si elle rencontre des difficultés à trouver du travail en raison de sa religion, de son nom ou de son apparence, est-ce de sa faute, celle des recruteurs, ou celle des politiques mises en place ? Quelle responsabilité a également l'école ? Ou les parents ? Les explications sont certainement multiples. Les questions d'identité et d'intégration sont en tout cas fascinantes, d'autant plus chez les secondos, population que j'ai étudiée avec ma thèse.

Qu'as-tu appris à propos des secondos ?

Dans ma pratique, je me suis rendu compte de la difficulté de parler des secondos, car la définition reste complexe et limitée par rapport à la réalité sociale. Dans ma thèse, j'ai pu voir qu'il y a en fait une énorme diversité de situations en fonction des pays d'origine, selon l'ancienneté de la vague migratoire, la proximité culturelle avec la Suisse, le niveau socio-éducatif des parents, leurs attentes, etc. Les jeunes originaires des Balkans sont clairement discriminés par rapport aux jeunes dont les parents sont nés en Suisse, ce qui a été confirmé par plusieurs études. Un CV avec un nom d'origine ex-yougoslave aura trois fois moins de chance d'être retenu. La pénalité ethnique est donc une réalité. Certains choisissent le repli identitaire vers la culture d'origine, mais on assiste aussi à des manifestations de patriotisme suisse de la part de certains secondos naturalisés. En gradant dans l'armée, une partie des secondos veut prouver qu'ils sont bien intégrés, comme l'a montré une autre recherche. Les données récoltées avec LIVES Cohort n'ont pas encore été toutes décortiquées, mais c'est en tout cas la seule enquête en Suisse qui permette de comparer de manière longitudinale les trajectoires des jeunes secondos et des jeunes dont les parents sont nés en Suisse. C'est pourquoi elle est si importante. Sans les résultats de la recherche, il serait difficile de faire reconnaître par les autorités qu'il existe des inégalités sociales.

Pôle de Recherche National LIVES

Université de Lausanne
Bâtiment Géopolis
Bureau No 5785
contact@lives-nccr.ch

www.lives-nccr.ch



Pôle de recherche national

Le Pôle de Recherche National LIVES - Surmonter la vulnérabilité: Perspective du parcours de vie (PRN LIVES) a mandaté l'institut de sondage M.I.S. Trend pour mener les interviews.

Les enquêteurs sont soumis au secret de fonction. Pour préserver la confidentialité des données, vos réponses sont anonymisées. Les chercheurs analysent donc les données sans nom, sans adresse, sans date exacte de naissance et sans code postal.

En cas de question concernant l'interview, vous pouvez composer le numéro gratuit: **0800 800 246**.

Pour en savoir plus sur nos études et ceux qui les mènent, vous pouvez consulter notre site web ou nous envoyer un e-mail.